

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 13.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 30 MARS 1882

AVIS

Les Abonnés qui font relire L'OPINION PUBLIQUE sont informés que la Table des Matières du volume XII est prête. Elle leur sera envoyée sur demande.

Les Abonnés de Montréal sont informés que M. Ed. Dorion commencera à collecter la semaine prochaine. L'administration espère que tout le monde recevra bien son agent.

L'ADMINISTRATION.

UN EMPIÈTEMENT

On nous écrit de Toronto que quelques citoyens de cette ville ont conçu un bien singulier projet, auquel ils voudraient rallier la majorité des catholiques de la province d'Ontario. Il est venu à l'idée de ces trop zélés particuliers que le temps est arrivé de faire monter sur le siège apostolique d'Ottawa, un prélat d'origine anglaise ou irlandaise. Ce projet surprendra nos lecteurs, mais les raisons que l'on invoque pour le faire accepter, les surprendront bien davantage. Ottawa, disent ces messieurs, est la capitale du Canada ; c'est une ville qui n'est pas considérable en elle-même, mais c'est là que se réunissent les esprits les plus puissants de notre vaste contrée ; c'est à Ottawa que réside le représentant de l'autorité royale, les ministres du parlement fédéral ; il conviendrait que le catholicisme fut représenté dans cette haute sphère par un prélat d'une origine autre que la nôtre. Pourquoi ? Parce que la nationalité canadienne, agglomération de population fruste et peu policée, sans avenir, ne saurait fournir de ces esprits d'élite qu'on trouve, sans doute, dans chaque famille des autres nationalités.

N'est-ce pas là un joli projet et surtout bien motivé ? Et la surprise que nous vous promettons, n'est-elle pas complète ? Encore si cette idée, pour le moins bizarre, fille de l'ingratitude, s'était échappée du cerveau de nos frères séparés, ce serait moins cruel, nous y verrions seulement un effet de fanatisme religieux, mais elle a bel et bien germé dans la tête de quelques-uns de nos co-religionnaires, et c'est ce qui nous étonne.

C'est donc en vain que notre clergé tient haut et ferme depuis deux siècles le drapeau qui représente les idées chères à ces détracteurs de notre nationalité ; c'est donc en vain que des missionnaires que nous pouvons réclamer comme les ancêtres de l'église de la Nouvelle-France, ont arrosé de leur sang la terre de l'Amérique anglaise de l'orient au couchant, du nord au sud ; c'est en vain que cette même église a produit des prélats, l'éternel honneur de l'église du Nouveau-Monde, des prélats qui étaient aussi de grands hommes politiques comme Mgr Plessis ; toute leur œuvre sublime échappe à certains esprits qui, nous l'espérons, ne se sont jamais donné la peine d'étudier l'histoire religieuse du Canada ! Hélas, la vérité a bien des difficultés à faire son chemin dans des intelligences où elle devrait, ce semble, recevoir une large hospitalité !

Les Canadiens, une race sans avenir ! Mais qui donc êtes-vous ? Quelle est votre place au soleil ; peut-elle se comparer à la nôtre ? Est-ce dans la province de Québec que nous sommes sans avenir, que les avenues qui conduisent les nations à la prospérité nous sont fermées ? Est-ce que là, sur notre terrain propre, nous n'élargissons pas nos assises tous les jours ? Est-ce que nous ne sommes pas encore les plus forts où nous l'avons toujours été ? Est-ce que nous ne sommes pas aujourd'hui les plus nombreux où pendant cent ans nous n'étions qu'une minorité ? Comptez-nous dans les comtés de l'est ! Est-ce que du côté de l'ouest, notre exubérante nationalité ne déborde pas sur la province voisine ? Vraiment ces messieurs de Toronto ont mal choisi

leur temps pour nous dénigrer. Pour un rien, nous croirions qu'ils nous ont étudiés dans cette histoire du Canada, dont nous parlions ici même il y a quelques semaines. Ce n'est pas là qu'ils verront que nous qui n'étions que 14,000 dans le comté d'Ottawa, en 1861, nous y sommes aujourd'hui au moins 30,000 dans une population d'environ 47,000. Mais qu'ils viennent étudier sur place et ils verront cette nationalité glisser sûrement et rapidement ses racines dans toute la vallée de l'Ottawa, acquise aujourd'hui à l'influence française. Qui aurait dit, il y a vingt ans, que Prescott serait un jour représenté à Ottawa par un Canadien-Français ? Qui aurait dit, il y a cinquante ans, que les quelques familles françaises, perdues dans Ontario, y formeraient plus tard des groupes importants qui tendent maintenant la main à leurs frères de notre province ?

Jetant un jour un coup d'œil sur les différents éléments qui composent la population du Canada, lord Dufferin rendait un éclatant hommage aux Canadiens-Français : " Mon souhait le plus ardent pour la province de Québec, a toujours été de voir ses habitants français jouer, au Canada, le rôle que la France a si admirablement rempli en Europe. Biffez de l'histoire de ce continent les annales des Français, enlevez à sa civilisation l'œuvre de la France, et vous verrez un vide immense." Puisqu'il nous demandait de remplacer ici la France, c'est qu'il nous croyait à la hauteur de cette mission. Et dans une autre occasion, lord Dufferin disait : " En ce moment, la race canadienne-française entrepris contre la race anglaise dans une lutte qui sera féconde en excellents résultats, pour voir laquelle des deux contribuera le plus à l'avancement moral, matériel et politique du pays."

En présence de ces hommages rendus aux Canadiens-Français, il faudrait être plus froid que le marbre pour ne pas sentir un frisson d'indignation, en entendant quelques co-religionnaires d'une autre origine, peu nombreux, nous l'espérons, nous déprécier, nous dénigrer. Lord Dufferin assimilait notre position au Canada à celle de la France en Europe. S'il est un côté dans cette comparaison qui frappe par sa justesse, c'est surtout au point de l'action du clergé des deux pays. L'église de France a planté la croix sur toute la surface de l'Amérique du Nord. Ce sont ses missionnaires et ses évêques qui ont évangélisé les Indiens, fondé partout des évêchés. Parcourez les premières listes des évêques de l'est à l'ouest sur toute la zone du Canada, et vous n'y verrez d'abord que des noms français. Puis plus tard, lorsque l'église naissante de la Nouvelle-France aura recruté dans les rangs du peuple des soldats du christ, vous verrez apparaître des noms canadiens portés par les titulaires des évêchés les plus reculés. Nos Seigneurs Blanchet, Provencher, Taché, ont marché sur les traces de leurs glorieux prédécesseurs jusqu'au Nord-Ouest et aux Montagnes Rocheuses. Nos religieuses, reprenant au XIXe siècle, l'œuvre de Marie de l'Incarnation, des Marguerite Bourgeoys, institutrices des sauvages de la Nouvelle-France, sont allées jusqu'au Nord-Ouest offrir l'exemple de leurs vertus et les fruits de leur intelligence aux populations sauvages des régions où n'ont jamais pénétré les hommes qui trouvent nos évêques au-dessous de leur noble mission. Le même dévouement, le même mépris de la mort qui animaient nos premiers missionnaires s'est transmis, glorieux héritage, à leurs successeurs, et il fallait autant de courage pour soigner les pestiférés de la Grosse-Isle, que pour affronter le tomahawh de l'Iroquois.

Mais, nous dira-t-on, les questions de race ne sont-elles pas déplacées lorsqu'il s'agit de ces grands intérêts du ciel, si étrangers, si supérieurs aux mesquines distinctions de ce monde ! La milice sacrée voit accourir des soldats sous ses étendards de tous les points de l'horizon, et leur nationalité n'importe nullement, pourvu qu'ils aient les vertus qui font les apôtres et les martyrs. Aussi, nous ne nous préoccupons que peu de cette considération bien secondaire dans une affaire de cette importance. Nous ne voulons que vous demander de quelle façon ces grands intérêts seraient le mieux servis ? Il nous semble qu'ils ne sont nullement menacés sous l'égide de cette Eglise de Québec, mère de 72 diocèses, comme le dit Pie IX, et fille de l'Eglise de France, la première Eglise du monde !

A.-D. DECELLES.

M. ALONZO WRIGHT

Nous vous présentons aujourd'hui, lecteurs, le portrait d'un député qui jouit au parlement fédéral d'une popularité qui remonte au jour où M. Wright prit place pour la première fois au parlement, en 1863.

C'est assez dire que cette popularité, il ne la doit pas à la politique, car cette mégère n'a guère le secret de donner du charme à ses victimes.

Lorsqu'un homme vit dans une atmosphère de sympathie, c'est malgré la politique.

Homme aux idées larges, M. Wright s'est attiré l'estime des rouges et des bleus, des grits et des tories, grâce à ses éminentes qualités de l'esprit et du cœur.

Sa rare intelligence le ferait briller aux premiers rangs, si sa modestie n'était pas égale à son mérite. Il aime mieux applaudir au succès des autres que de cueillir des applaudissements pour son propre compte.

Lorsqu'il prend la parole à la Chambre, il est très écouté. Parfaitement renseigné sur toutes les questions, très instruit, il relève l'aridité de son sujet par le piquant de ses observations. Il est aussi l'homme des discours de circonstances ; ses *after dinner speeches* sont de petits chefs-d'œuvre.

Ce n'est pas à la Chambre seulement que M. Wright compte autant d'amis que de connaissances. Le comté d'Ottawa, grand comme un royaume, l'entoure de son affection. Il la lui doit. Il n'est pas seulement le représentant de ce comté, il en est surtout le bienfaiteur. Tous les établissements nouveaux qui, au début, manquaient de tout, conservent le souvenir vivant de sa générosité.

Il a, du reste, d'autres attaches dans le comté d'Ottawa. Il y tient par sa famille, qui a ouvert une partie de cette immense région à la colonisation. Philemon Wright a été un des pionniers de la vallée de l'Ottawa. Il vint s'y établir en 1797. C'était le grand-père de M. Alonzo Wright.

Le député d'Ottawa habite sur les bords de la Gatineau une résidence qui s'appellerait un château en Europe. Elle s'élève sur les hauteurs qui dominent le pays voisin. De ses vastes pièces, on aperçoit les flots de la rivière se frayant un chemin en mugissant à travers cent rochers qui les soulèvent en masses écumantes. M. Wright a toujours sous les yeux une image des eaux tourmentées de la politique qu'il contemple avec le calme d'un homme qui n'a rien à en redouter.

C'est vers cette résidence que se dirigent souvent des collègues de M. Wright—des amis d'Ottawa. Ils y reçoivent, chez celui qu'ils surnomment le roi de la Gatineau, l'hospitalité la plus large, et une urbanité qui fait que chacun se trouve de suite *at home*.

Le roi de la Gatineau doit ce titre à l'amitié ; parce qu'il règne sans conteste sur le cœur de ses amis qui reconnaissent et apprécient chez lui l'aristocratie de l'intelligence et la noblesse du cœur.

A. D. DECELLES.

LETTRES AMÉRICAINES

New-York, 20 février 1882.

A Washington, quand une dame se présente dans un salon, on se demande quelle est sa famille ? à Baltimore : est-elle jolie ? à Boston : a-t-elle de l'esprit ? A New-York : a-t-elle de l'argent ?

New-York est la capitale du yankéisme. C'est là surtout que les parvenus de la fortune surgissent comme par enchantement. Un tour de roue les fait monter du ruisseau au sommet de l'échelle sociale : ils s'y étalent comme des potirons en serres chaudes.

De la fenêtre où je crayonne ces lignes, j'aperçois, sur la cinquième avenue, les châteaux de deux de ces divinités du monde moderne : en face, tout auprès, celui où Vanderbilt abrite ses trois cents millions de dollars. Flanqué des deux autres palais qu'il a bâtis à chacune de ses filles, ce château est plus remarquable de richesse que de bon goût. A quelques blocs plus loin, voici la somptueuse résidence d'Alexander Stewart, un fouillis de marbre blanc, immense, majestueux,